

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE POT DE MIEL

(Histoire de gourmand)

(Avec naïveté.)

Jeanne a trois ans. Elle est gourmande...
Et, chaque jour, pour ce méfait,
Attrape quelque réprimande. —
Hier, voici ce qu'elle a fait :

(Mystérieusement, un doigt sur la bouche.)

Dans la cuisine, elle est entrée
En catimini, comme un chat,
Puis, a pris une cuillerée
De miel limpide et délicat.

(Décrire le pot avec geste.)

Le pot de miel était immense !
Profond comme un puits !.. C'est au fond
Qu'est le meilleur... Sans méfiance
Ma Jeanne y plongea son bras rond.

(Du ton d'une bonne farce.)

L'ayant enfoncé sans vergogne,
Jusqu'au coude et même plus loin,
Jeannette, toute à sa besogne,
Sondait, fouillait dans chaque coin.

Pour saisir un morceau solide,
Elle troublait, avec ses doigts,
Ce lac de topaze liquide,
Engluant comme de la poix.

(A voix retenue.)

Pendant qu'elle est très occupée —
— Le chat — entre tout doucement,
Et boit sa petite lampée
A la crème de grand'maman.

(En pressant le débit.)

Des poules, par la porte ouverte,
Voyant la miche de pain sec
Qui semble ainsi leur être offerte,
Entrent et piquent à plein bec.

(De l'air de quelqu'un qui a peur d'être surpris.)

Le petit gamin de la ferme,
Curieux — avance son nez : —
"C'est du miel que ce pot enferme,
Mamezelle ? donnez... donnez..."

(Avec sérieux.)

Jeanne, qui n'est point partageuse
Et distingue le mien du tien,
Se rebiffe et devient songeuse
En constatant que son bras tient.

C'est comme dans une féerie,
Quelque chose le colle au fond !

(Voix de tête.)

Elle est prise de peur et crie
A faire trembler le plafond !

C'est alors que la mère arrive,
Voit des voleurs plein sa maison,
Et sa justice expéditive
Les met bien vite à la raison :

(Avec sévérité.)

Au chat ! "Va-t'en, vilaine bête !
Et toi ?... veux-tu sortir ton bras ?"

(L'air penaud.)

"Je voudrais bien, dit la fillette,
Mais j'peux pas, m'man. M'man. j'peux pas !"

En délivrant le bras de Jeanne,
La maman, pour punition,
Dit : "Plus de miel en ta tisane,
Ni même à ta collation ;

Vous entendez, mademoiselle ?"
Jeanne, cessant de pleurnicher,
Tendit sa main :

(Une voix tremblante de larmes.)

"Maman, dit-elle,
Me permets-tu de la lécher ?..."

LA PETITE NANNY

Il y a quelques années, un pauvre homme avait
établi une crèmerie en plein vent, sous un gros
orme de l'une des contre-allées des Champs-
Elysées.

Antoine avait bon cœur et ne chassait jamais
les pierrots, qui nichaient dans le gros arbre et
descendaient en foule pour déjeuner des miettes
que les consommateurs laissaient tomber.



Patiemment, Antoine lui tendait quelque gourmandise

Une jolie pierrette, entre autres, avait pris le
marchand de café en grande amitié. Il la recon-
naissait à une petite huppe originale dont elle
était coiffée, et à quelques plumes plus foncées
qu'elle avait derrière la tête.

Dès que la boutique était ouverte, Nanny ac-
courait à tire-d'aile. C'était sa première prati-
que, et Antoine l'accueillait amicalement. Elle
payait très peu ; mais, en revanche, exigeait
beaucoup. Il la nourrissait de sa propre main ;
tenant patiemment la tasse de café, convenable-
ment refroidie, pour que mademoiselle pût boire
à son aise sans se brûler le bec, beurrant soigneu-
sement la tartine de la petite gourmande, puis lui
offrait d'imperceptibles miettes de sucre, qu'elle
dégustait de la façon la plus mignonne, fermant
à demi les yeux et tournant doucement la tête,
d'un petit air de béatitude tout à fait comique.

C'était de l'amitié sincère et désintéressée s'il en
fut jamais — du côté de l'homme surtout.

On était au printemps, l'orme verdissait et le
soleil, dégagé des vapeurs qui le font ressembler
un peu, l'hiver, à un fromage à la crème, réchauf-
fait de ses rayons le coin abrité où se trouvait la
petite boutique ambulante du marchand de café.
La nature était en joie ; cependant, les visites de
Nanny à son ami Antoine se faisaient rares et
courtes.

Il avait l'air affairé, mangeait avec hâte, ou
ne mangeait même pas du tout, si le déjeuner n'é-
tait pas prêt ; puis repartait en coup de vent,
sans que prières ou sollicitations pussent la rete-
nir : elle avait sans doute de grosses affaires en
train quelque part.

En effet, elle amena un beau jour à Antoine

toute une couvée de jeunes pierrots, mignons au
possible. Quels délicieux battements d'ailes,
quelles petites mines charmantes ! Le marchand
se crut, comme de juste, obligé de nourrir ces go-
siers insatiables, qui ne lui payaient qu'en piail-
leries son pain, son sucre et son café. Il se trou-
vait néanmoins amplement dédommagé par le
plaisir de voir Mme Nanny faire l'éducation de
ses enfants. Elle leur enseignait à voler — se
posant sur une branche peu élevée, ou même sur
le toit de la boutique de son ami ; elle les appe-
lait, les encourageait, les soutenait de la voix et
du bec. Elle leur apprenait à ramasser eux-mê-
mes la miette de pain tombée à terre, leur don-
nait la becquée tour à tour, sans préférences ni
passe-droits, et les petits suivaient la mère avec
des frémissements d'ailes si ravissants, qu'Antoi-
ne se pâmait d'aise à les regarder.

Les oisillons avaient eu à peine le temps de de-
venir pierrots parfaits et de se conquérir, à coups
de bec, une place dans l'orme, que Nanny rame-
nait à Antoine une deuxième couvée aux gosiers
profonds et gourmands. Ils étaient si petits, cette
fois, que le marchand, qui comprenait fort bien
qu'ils eussent pu dégringoler du nid maternel, se
demanda avec inquiétude comment ils feraient
pour y remonter.

Et, en effet, ils ne parvenaient pas toujours à
rejoindre la mère, malgré ses encouragements. Il
arriva même un jour que l'un d'eux, le dernier-né,
à peine couvert de plumes, tomba lourdement du
nid, en voulant suivre les autres, et vint échouer
sur le toit de la petite boutique.

Antoine ramassa la petite créature et la déposa
délicatement dans le sous-sol, sur un lit de chif-
fons bien doux. Le soir venu il l'emporta chez lui,
espérant par ses soins la ramener à la santé et à
la vie ; mais il n'y put parvenir, le pauvre oisil-
lon était tombé trop rudement.

Ce joli commerce d'amitié entre l'oiseau et
l'homme dura longtemps. Pendant l'été et le com-
mencement de l'automne, Nanny éleva autour de
la petite boutique plusieurs générations de pier-
rots qui faisaient la joie du brave marchand de
café. Sauf les courtes absences nécessitées par
les premiers soins à donner aux nouveaux-nés,
Nanny ne quittait guère le voisinage. Il arriva
cependant que, son absence se prolongeant outre
mesure, Antoine se crut abandonné. Un méchant
gamin (où n'en trouve-t-on pas ?) avait vu Nanny
à l'étal du marchand de café ; charmé de sa gen-
tillesse, il l'avait guettée, s'en était emparé sans
trop de difficulté, car elle était familière et peu
farouche, et l'avait mise en cage. La pauvre pe-
tite, privée de sa liberté, faillit mourir de cha-
grin. Son bourreau, pris de pitié et la voyant dé-
périr, lui ouvrit la fenêtre après quinze jours de
"carcere auro", et elle revint à tire-d'aile à son
nid et à ses amours.

L'homme et l'oiseau ont cessé de fréquenter le
gros orme des Champs-Elysées, mais le souvenir
de la tendre amitié qui les unissait vit toujours,
et l'on dit, en parlant d'une union désintéressée
et sincère : "Amis comme Antoine et Nanny !"

Mme ANCEAUX.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU No 72

Question drôlatique. — Dans un missel.

Charade. — Cou-vent.

Casse-tête. —

Tble	—	A	—	Table
ierre	—	p	—	piere.
encrie	—	r	—	encrier.
aprs	—	è	—	après.
cerie	—	s	—	cerise.
ouis	—	l	—	louis.
chise	—	a	—	chaise.
lus	—	p	—	plus.
paire	—	l	—	plaire.
chapea	—	u	—	chapeau.
cute	—	i	—	cuite.
nz	—	e	—	nez.
ivre	—	l	—	livre.
can	—	e	—	cane.
ête	—	b	—	bête.
encr	—	e	—	encre.
chîre	—	a	—	chaire.
clotte	—	u	—	culotte.
ête	—	t	—	tête.
encor	—	e	—	encore.
aïs	—	m	—	maïs.
tems	—	p	—	temps.
avoie	—	s	—	savoie.